

ment ou de desir. Elle ne pensoit pas sans doute, malgré sa modestie, qu'elle m'intéressât si peu; & il est vrai qu'il falloit la connoître un peu plus que je ne faisois, pour sçavoir combien peu, à tous égards, elle méritoit l'estime & la considération. Dans cette affaire, ma sagacité naturelle me tenoit sans doute lieu d'expérience; mais quand j'aurois été mieux disposé en sa faveur, cela lui auroit peu servi dans un lieu, où je n'aurois pas pu profiter sur le champ du tendre aveu qu'il m'étoit si facile de lui arracher, & où je ne pouvois la faire tomber aussi scandaleusement que j'avois besoin qu'elle le fît, & pour sa honte & pour ma gloire.

LETTRE QUATRIEME.

JE ne sçais, mon cher duc, quel est le respectable ancien qui a dit, & selon moi, avec encore plus de vérité que d'élégance, *qu'on a beau être fin, que l'on ne devine pas tout.* Bien des gens sont, ou du moins doivent être convaincus, que ce grand philosophe, quel qu'il soit, ne se trompoit pas lorsqu'il fit cette importante découverte;

& j'en suis, moi, plus convaincu que personne. Je voyois bien, & en vérité, il ne falloit pas pour cela toute ma pénétration, que Madame de Rindsey desiroit vivement de m'engager. Ses yeux, quelque peu éloquens qu'ils soient, étoient remplis de tant de langueur, qu'il ne m'étoit pas possible d'en ignorer le langage; mais le reste de ses dispositions intérieures étoit caché sous tant de décence, qu'il ne se pouvoit pas, sur tout avec la réputation que, je ne sçais comment, elle avoit sçu se conserver, je sçusse à quel point, à tous égards, cette conquête étoit facile. J'ignore aussi, si le peu qu'elle m'inspiroit, & le peu d'attention qu'en conséquence je faisois à tout ce qui se passoit dans son cœur, étoient ce qui me voiloit ses mouvemens; mais quelle que pût être la cause de mon ignorance, il est certain que tout ce que je vis, fut qu'il m'auroit été facile de donner à ma conversation avec elle une tournure moins triste. Peut-être même sans doute, si j'avois été seul avec elle, dans des lieux plus favorables à ses desirs, j'y aurois plus favorablement répondu; mais je confisérois qu'où nous nous trouvions, tout ce qu'après mille tendres bassesses,

je pourrois remporter, seroit un triste *je vous aime*; & je voulois, du moins, que ce fût d'elle-même, & sans aucune sollicitation de ma part, qu'elle me dit ce qui de la sienne devoit si peu m'intéresser. J'avois enfin résolu qu'elle seroit toutes les avances; hélas! elle ne demandoit pas mieux; mais elle auroit désiré que je l'eusse, dans cette extrémité cruelle, un peu secourue; & je ne le voulois pas, non-seulement de peur de me compromettre, mais encore par le peu de prix que j'attachois à cette victoire.

Il étoit, au reste, d'autant plus singulier que je la devinasse si mal, qu'il y avoit déjà long-tems que je croyois que la rigidité des opinions & la dignité des propos n'empêchent pas que le cœur ne s'abandonne aux penchans qui lui sont chers, & sont bien plus faits pour les masquer que pour les contraindre. Je n'ignorois pas davantage que la vanité des prudes est une raison de plus contre elles, & que même quand elles sont de bonne foi, la certitude qu'elles ont de ne pas succomber, ne leur permet pas de se tenir assez en garde contre la séduction, & nous les livre souvent, après de bien plus légers combats que

n'en rendent des femmes moins respectables. Je pourrois ajouter aussi, que celles qui se défient le plus d'elles-mêmes, n'en sont que plus promptement vaincues, parce qu'accoutumées à se présenter l'idée du péril lorsqu'il n'existe pas, elles usent toutes leurs forces dans des combats imaginaires, & ne s'en trouvent plus dans les occasions réelles.

Ce n'étoit assurément pas, comme je vous l'ai dit, la faute de Madame de Rindsey, si je ne lisois pas mieux dans son cœur. La langueur qui regnoit dans ses yeux, je ne sçais quelle inquiétude & quelle mollesse répandues dans toute sa personne, tout en elle annonçoit au moins une nécessité très-preffante qu'on lui dît promptement qu'on l'aimoit, & un désir aussi urgent d'être débarrassée du grand rôle, qu'elle ne jouoit plus vis-à-vis moi que malgré elle-même.

Je lisois donc toujours cette maudite préface; & je crois qu'intérieurement elle étoit encore plus surprise de mon imbécillité prétendue, que satisfaite de l'opinion qu'en la lui lisant, je semblois avoir d'elle. J'ai en effet remarqué quelquefois que rien n'impatiente une femme plus cruellement que de s'obstiner à paroître l'estimer, lorsqu'elle consent.

à ne nous plus paroître estimable. L'en-
nui de Madame de Rindsey devint enfin
si vif, & elle le marqua par tant de dis-
traction, qu'il ne se pouvoit plus que je
parusse encore m'y méprendre. Elle n'o-
soit pas, cependant, interrompre une
lecture qui, dans les principes qu'elle
affichoit, ne devoit point paroître lui
déplaire. Mais elle avoit beau me témoi-
gner de mille façons la situation cruelle
dans laquelle je la mettois, je voulois
pour finir, qu'elle me l'ordonnât elle-
même, & par ma patience, je scus en-
fin l'y forcer.

En vérité, mylord, me dit-elle, vous
me causez la plus singulière surprise que
j'aie éprouvée de ma vie. Il est incon-
cevable que, dans un âge qui ne semble
fait que pour les erreurs & pour la fri-
volité, vous pensiez aussi solidement
que vous faites. Mais vous, Madame,
répondis-je, vous m'étonnez à bien plus
juste titre ? N'est-il pas, en effet ex-
traordinaire qu'à votre âge (j'aurois pu
dire davantage si j'avois seulement vou-
lu être poli) vous vous soyez consacrée
à une vie si sérieuse, & si je l'ose dire,
si peu faite pour vous. Elle n'a peut-être
pas, me répondit-elle, des plaisirs bien
vifs; mais je n'ai jamais prisé assez ceux

dont elle semble me priver, pour croire
qu'ils me dédommageassent de tous les
sacrifices qu'il faudroit que je leur fisse.
D'ailleurs, ce qui me paroît le plus fait
pour toucher l'ame, est si dangereux
pour nous, que je ne comprends pas
comment une femme qui pense, peut y
livrer la sienne. Quoi! Madame, lui
dis-je en souriant, il se pourroit que
vous n'eussiez jamais aimé! Assurément,
reprit-elle en rougissant, & je ne vois
pas bien pourquoi cela vous étonne ?
Est-ce donc une nécessité si indispen-
sable que d'aimer ? Je n'en scais rien posi-
tivement, repliquai-je; mais ce qui me
feroit croire que cela est, c'est qu'il n'y
a pas un opéra qui ne le dise; & c'est
quelque chose. Vous avez raison, dit-
elle en riant, ce sont là de très-graves
autorités. Il ne me feroit peut-être pas,
repartis-je, bien difficile de vous con-
vaincre qu'elles valent bien celles sur
lesquelles vous appuyez votre indiffé-
rence, & que ce n'est que par des préju-
gés que vous vous défendez contre la
nature. Mais, me demanda-t-elle, en
me regardant fixement & d'un ton un
peu tendre, en est ce un que la crainte
que vous nous inspirez ? Notre cœur
n'est il pas toujours avec vous, ou tour-

322 LES HEUREUX
menté, ou trahi? Exposées à votre lé-
gèreté, à votre mauvaise foi, à vos dé-
goûts, à votre indiscretion, il est bien
rare que nous ne payions pas du bon-
heur de notre vie les sacrifices que
nous vous faisons, & que nous n'ayons
pas d'autant plus à nous plaindre de
vous, que vous nous devez davantage.
Grand Dieu! ajouta t-elle, si j'avois le
malheur d'avoir une passion, je crois
que je me tuerois de désespoir. Eh bien!
lui répondis je d'un air froid, si vous
voulez que je vous dise sincèrement ce
que je pense, je ne doute pas que vous
ne fîssiez fort bien.

Elle fut confondue de cette réponse ;
vous ne l'attendiez pas sans doute, & à
vous dire la vérité, je n'aurois pas eu
la force de la lui faire, si elle eût paru
compter moins fermement sur une dé-
claration de ma part. Elle sçut cependant
tirer meilleur parti que je ne pensois
du desir que j'avois de l'humilier. Je suis
si peu disposée, me répondit elle en
rougissant de dépit, à penser bien de
moi même, & si éloignée, d'ailleurs,
de croire que ce soit un bonheur que
de plaire, que vous m'humiliez moins
que vous ne pensez, en cherchant à me
faire entendre que c'en est un qui est

ORPHELINS. 323
moins fait pour moi que pour person-
ne: mais, à vous parler sans déguise-
ment, j'aurois cru trouver dans un hom-
me qui a vécu en France si long-tems,
moins de franchise & plus de politesse.
J'y ai du moins, repris-je, un peu dé-
concerté de cette leçon, appris assez à
m'y connoître en agrémens, pour que
je ne dusse pas avoir à craindre qu'on
me soupçonnât en Angleterre de sçavoir
leur rendre si peu de justice.

En achevant ce compliment, qu'elle
me forçoit à ne lui pas refuser, je crus
que la même politesse qui me l'avoit
dicté, m'obligeoit, pour lui donner quel-
que air de vérité, à lui baisser la main.
J'aimois à me flatter qu'elle ne me le
permettroit pas; mais quoi qu'il en arri-
vât, & avec quelque clémence qu'elle
souffrît mon audace, j'étois plus déter-
miné que jamais à ne la pas mettre dans
le cas d'avoir autant à me pardonner,
qu'elle l'espéroit sans doute. Je hais na-
turellement les prudes; celle-là ne me
touchoit point, & d'ailleurs une femme
qui se propose avec si peu de décence,
devient si vile à nos yeux, qu'il faudroit,
à mon gré, qu'elle fît une forte impression
sur les sens, pour triompher si prompte-

ment du profond mépris qu'elle inspire.

Mais, me dit-elle, en me regardant avec une douceur extrême, quel étoit donc le sens de votre réponse, & comment pouvois-je ne pas l'interpréter à mon désavantage? En vous rendant, Madame, répondis-je, toute la justice que vous méritez. Cependant, reprit-elle, en adoucissant ses yeux de plus en plus, il me semble que dire à une femme, que si elle avoit le malheur d'avoir une passion, elle feroit bien de se tuer, est l'assurer, & d'une façon assez peu détournée, qu'elle n'est pas faite pour en inspirer. J'ai répondu, lui dis-je, à votre idée, & selon l'opinion que j'ai moi-même des dangers auxquels une femme s'expose lorsqu'elle a le malheur d'aimer. C'en est donc un bien grand, à votre avis, me demanda-t-elle en me fixant, pour une femme qui pense? Oui, Madame, répondis-je, & je pousse cela jusque à croire que ce ne peut être un bonheur que pour une femme qui ne pense pas. Les hommes sont si extraordinaires! si peu reconnoissans! tiennent si peu, par le cœur, à ce qui leur plaît! sont si esclaves de leurs sens! attachent si peu de prix aux sacrifices qu'une femme leur fait, qu'en vérité, il n'y en a

pas que cela ne doive faire trembler! Il est vrai, ajoutai-je malignement, qu'avec la façon de penser que vous avez, vous seriez moins exposé qu'une autre à l'ingratitude d'un amant. Ce seroit du moins, reprit-elle en baissant les yeux, mon intention qu'il eût à me remercier du peu de chose; mais les hommes ne peuvent-ils donc pas aimer sans cela? Une liaison tendre, dans laquelle les sens n'entreroient pour rien, auroit quelque chose de si noble, que je m'étonne que cela ne les tente pas. C'est que malheureusement, répondis-je, il y a mille choses qui les tentent davantage; & il y a si long-temps qu'ils sont comme cela, que je vois peu d'apparence qu'ils changent jamais d'opinion; si pourtant, c'en est une que de préférer ce qui flatte les sens à une sorte de plaisir métaphysique qui ne sçauroit jamais les affecter, & qu'à vous dire la vérité, je crois que l'ame ne sent guere. Feu Platon, qui avoit assurément bien de l'esprit, avoit le même système que vous; mais les hommes étoient déjà si corrompus de son tems, que je crois avoir lu quelque part qu'il fut sifflé. Ce dont je suis, du moins, fort sûr, c'est que l'amour resta comme il étoit. Au reste, que les hommes exigent,

que les femmes accordent, c'est ce qui me paroît si simple, que je ne crois pas, toutes réflexions faites, que les choses puissent être autrement; mais qu'après avoir dû à une femme tout son bonheur, on ait l'indignité de ne s'en pas souvenir, & qu'elle-même, quelquefois, ne se souvienne pas plus que vous de toutes les obligations que vous lui avez, c'est, je l'avoue, ce qui me paroît inconcevable, & ce qui, pourtant, arrive tous les jours. Il est vrai, repliqua-t-elle, que cela est horrible, & que je ne comprends pas comment on peut manquer de principes à ce point-là. Bon! repris-je, depuis que l'on a découvert que les principes ne sont que des préjugés, vous ne sçauriez imaginer combien il s'est glissé de désordres dans les mœurs, & de combien de choses, dont autrefois on se croyoit obligé de rougir, on tire aujourd'hui vanité. Pendant cet entretien, je tenois toujours la main de Madame de Rindsey, qui même, pour que je la tinse plus commodément, avoit eu la bonté de s'approcher de moi. Je sentoie bien que cette condescendance de sa part, en auroit un peu mérité de la mienne; mais j'étois plus méchant que pressé. Nous n'étions point d'ailleurs dans des lieux

où je pusse profiter du tendre & malheureux penchant qui lui faisoit faire à ses principes une si affreuse violence; & je partageois si peu sa foiblesse; j'étois si peu flatté d'en être l'objet que je doute qu'en quelque endroit que nous eussions été, je n'eusse pas préféré le plaisir de lui voir jouer un rôle si peu fait pour sa dignité, à tous ceux que pouvoit me donner sa complaisance.

La complaisance que j'avois de tenir toujours la main la plus sèche de toute l'Angleterre, & de parler sentiment, aveugloient, cependant, Madame de Rindsey sur mes dispositions intérieures; & la lenteur avec laquelle je marchois vers son objet, ne lui ôtant point l'espérance de m'y amener; & vous, me demanda-t-elle avec émotion, vous qui blâmez l'ingratitude, seriez-vous capable de reconnoissance!

La question étoit pressante, & le ton dont elle m'étoit faite, les regards dont elle étoit accompagnée, m'annonçoient assez comment l'on desiroit que j'y répondisse; cependant... oh! j'avois, assurément de l'humeur ce jour-là; ni le ton, ni les regards de Madame de Rindsey, ni la soumission avec laquelle, elle avoit la bonté de me demander mon

cœur, ne m'adoucirent pas. Il falloit une victime à ma vanité, que Madame de Prembroock avoit peut être plus humiliée que je ne pensois ; & tout ce que je trouvai à répondre à Madame de Rindsey, pour calmer la tendre inquiétude qu'elle avoit sur mon cœur, fut que je le connoissois si peu, & que j'avois même, si peu d'envie de le connoître, que je croyois que je ne serois de long-tems, en état de prononcer sur ce qu'elle me demandoit.

A ce propos assez peu obligeant, & encore plus inattendu, Madame de Rindsey, à laquelle il fit sentir à quel point elle venoit de se commettre, me retira sa main avec une précipitation fort naïve, très-singulière, & pour le moins aussi déplacée, puisqu'elle m'apprenoit par-là, qu'elle me reprenoit une faveur, dont je ne voulois pas me rendre digne. Elle s'étoit flattée qu'à la question qu'elle m'avoit faite, je me serois étendu avec autant de complaisance que de feu, sur toutes les vertus de mon cœur, & que j'en aurois terminé l'éloge à ses genoux, en la suppliant tendrement d'en faire usage. Le succès lui auroit dérobé de son humiliation ; ma conduite la lui laissoit toute entière. Moins elle pouvoit l'attri-

buer à ignorance de ma part, moins elle pouvoit se déguiser qu'elle ne la dût à mon indifférence, & se flatter que ses dispositions m'eussent échappé. Toute fausse qu'elle est, quelque empire qu'elle ait pris sur ses mouvemens, & quelque philosophie qu'elle ait dans de pareils accidens, elle ne put sans émotion, es-suyer une pareille scene. Ses yeux rougirent, & j'y lus presque de la fureur. Il n'étoit pas naturel que je m'en aperçusse, & que je parusse ne les pas voir, & pour lui prouver que l'altération de son ame ne m'échappoit pas, je lui demandai, avec une sorte d'empressement, ce qu'elle avoit ; & elle me répondit avec assez de sécheresse, qu'elle croyoit ne rien avoir.

Malgré le peu d'espérance que je lui donnois, elle n'avoit pas encore perdu celle de m'engager ; & comme elle n'a pas cette sorte d'amour-propre, qui produit la dignité, & qu'il semble, même qu'en s'avilissant, elle ne se mette qu'à son aise, j'ai tout sujet de croire qu'elle auroit été plus loin encore, si le lieu où nous étions, ne l'avoit forcée beaucoup plus que mon indifférence, à suspendre ses tendres projets. Ses mœurs sont véritablement si douces, qu'à quelque point

330 LES HEUREUX
que j'eusse dû lui déplaire dans ce tête-à-tête, ses beaux yeux, lorsque la présence de la reine l'interrompit, ne m'apprirent que le chagrin qu'elle avoit de ce qu'il ne duroit pas plus long-tems; & pour me prouver mieux qu'elle n'en ressentoit que de cela, elle voulut bien me donner pour le surlendemain un rendez-vous chez elle, afin, me dit-elle, que nous y puissions médire de l'amour plus commodément qu'à Witehall. C'étoit même une satisfaction qu'elle étoit si pressée de se donner, qu'il falloit nécessairement qu'elle eût le lendemain de grandes affaires pour se résoudre à la reculer si loin.

Ce qu'il y a de singulier, & que vous b'âmerez peut-être, c'est qu'à quelque point que j'admirasse cette douceur de caractère qui brilloit en Madame de Rindsey, ce fut sans le plus léger remords des petits chagrins que je lui avois causés dans la journée, sans reconnoissance du rendez-vous qu'elle prenoit sur cette pudeur sévère qui la distinguoit si avantageusement, de me donner, & même sans être flatté de lui emporter quelque chose de plus, que le gros livre qu'elle m'avoit donné, que je la quittai.

Ce présent, si peu fait pour moi, me

ORPHELINS. 331
faisoit souvenir d'une dévote qui, dans l'intention de me convertir, je crois, m'avoit honoré de ses bontés, & qui, dans le commencement de notre affaire, me donnoit des heures, tout Anglican qu'elle sçavoit que j'étois.

Buttington fut d'une surprise difficile à peindre, lorsqu'il me vit revenir d'un air triomphant, avec un traité sur la primitive église. Eh bon Dieu! me dit-il, qu'est-ce que cela? Un présent de l'amour, répondis-je, mais d'un amour encore plus tendre, qu'il ne te paroît dévot. Il rêva quelque tems. Ah! parbleu, me dit-il, j'y suis enfin, c'est la vieille comtesse de Kent qui t'a donné cela! Tu dois, repris-je, t'applaudir de ta pénétration. En effet, tu ne pouvois pas mieux deviner; & tu crois donc que j'en suis à la vieille comtesse de Kent? Eh pourquoi non? me dit-il, tu attaques tant de gens, tu médites tant de choses! Ah traître, ajouta-t-il, en me voyant rire, c'est la pauvre Madame de Rindsey, Ah! si elle croit que tu vas lire cela, que tu dois déjà lui avoir fait croire de choses! Pour le lire, répondis-je, il est certain que je n'en prendrai pas la peine; mais comme il faut nécessairement que je paroisse l'avoir lu, tu m'en feras un

extrait ; tu as naturellement l'esprit exact & clair ; & je suis certain que ce sera une piece magnifique.

Après cette plaisanterie , qui ne fut pas du goût de Buttington , je lui contai mes exploits : ils lui parurent superbes ; & je crois qu'il m'auroit adoré si je n'avois pas eu la modestie de ne les pas souffrir. Il ne comprit pas trop cependant la conduite que j'avois eue avec Madame de Rindsey , quoiqu'il la blâmât beaucoup moins que le dessein où je l'assurai que j'étois de ne pas la rendre toujours si malheureuse. Est-ce , me demanda-t-il , parce qu'elle feint d'être presbytérienne que tu as quelques vues sur elle ? Il te paroît peut-être plaisant d'en avoir une ? A un voyage que j'ai fait exprès en Ecoffe , pour la même chose.... Quoi ! interrompis-je , tu as fait le voyage d'Ecoffe , seulement pour avoir une presbytérienne ? Sans doute , me répondit-il froidement ; eh pourquoi pas , puisque j'en avois la fantaisie ? C'est que j'aurois cru , repris-je , que c'en étoit une que tu pouvois satisfaire à Londres comme à Edimbourg. Oh ! repliqua-t-il , je sçavois bien qu'il y en avoit ici ; mais toutes celles que j'y tâtai me parurent si mitigées , que je

crus que ce ne seroit qu'à Edimbourg que j'en aurois véritablement le plaisir. Au reste , cette fantaisie de ma part n'est pas si extraordinaire que celle de notre ami N. . . . qui a fait le voyage d'Egypte , uniquement pour courre le lievre dans les plaines d'Alexandrie. Eh bien ! lui demandai-je , tu ne fus donc pas content de ton voyage ? Pardonnez-moi , repliqua-t-il , j'eus une presbytérienne ; mais je trouve ces femmes-là si difficiles à aimer ; & celle-là m'a tourmenté si cruellement , que je n'en voudrois reprendre une pour rien. Après ces discours , il m'exhorta encore , & toujours aussi inutilement , à me donner tout entier à Madame de Suffolck , & à ne pas m'exposer à perdre la plus aimable & la plus digne femme de toute l'Angleterre , pour tenter des conquêtes que j'étois d'autant plus inexcusable de poursuivre , que ma conduite annonçoit que j'en connoissois le prix.

La colere de Madame de Suffolck , contre elle-même , continuant ; ne pouvant pas alier chez Madame de Pembroock , qui ne vouloit pas me voir ce jour là , & mon rendez-vous avec la timide Rindsey , n'étant que pour le lendemain , je passai la plus grande par-

334 LES HEUREUX
tie de la journée à voir avec Buttington les trois petites maisons qu'il m'avoit trouvées. J'en fus content; je ne songeai plus qu'à les faire meubler avec toute l'élégance & toute la mollesse qui doivent regner dans les retraites consacrées à de si doux mysteres, & n'y oubliai rien de tout qui pouvoit les rendre dignes des importantes beautés qui devoient y déposer leur fierté dans mes bras. C'est vous dire assez, que les glaces, les carreaux, les porcelaines, les pagodes, les magots, & tout ce qu'il y a au monde de commode, d'inutile & de brillant, n'y manquoit pas.

Après avoir donné à de si graves occupations tout le tems nécessaire, j'allai chez la reine, où je cherchois le comte de Dorset, pour lui parler de Madame de Suffolck; mais il étoit retourné dans sa retraite, où il passoit toujours beaucoup plus de tems qu'à Londres; & je ne trouvai à interroger que mylord Nottingham, qui étoit du petit nombre de ceux qu'elle voyoit. Il me répondit qu'il ne sçavoit ce qu'elle pouvoit avoir, mais qu'il n'avoit jamais vu à personne de *Spléen* si noir & si profond, Je parus m'alarmer autant que lui, de l'état de la duchesse; mais con-

ORPHELINS. 335
tre l'avis du sublime Buttington, qui vouloit que j'écrivisse à Madame de Suffolck une lettre d'excuses, je crus qu'il étoit convenable à tous égards que je me tinsse dans le silence. Quoi qu'il en pensât, je ne voyois rien à craindre pour moi dans les combats qu'elle se livroit. Je n'étois pas même fâché qu'elle s'épuisât vis-à-vis elle-même. Il ne pouvoit que lui en rester moins de forces comme moi. D'ailleurs, il est si rare qu'une femme, par le secours de ses seules réflexions, bannisse une fantaisie de sa tête, en arrache une passion de son cœur, que j'aurois été le premier qui en eût perdu une, en la laissant se livrer à ses mouvemens. La duchesse cherchoit la solitude; & toute personne qui s'y abandonne prouve que l'idée qui l'y suit lui est chere, quelque douloureuse qu'elle lui soit. Il ne se pouvoit pas aussi, que plus elle s'étoit privée du plaisir de me voir, plus, quand elle me reverroit, ma présence ne fût dangereuse pour sa raison & pour ses projets. Je ne communiquai pas toutes ces idées à Buttington; elles lui auroient paru chimériques; & je n'en aurois reçu que des reproches de ma conduite, & d'importunes invitations d'en changer.

Pendant que je m'occupois de Madame de Suffolk, Madame de Rindsey arriva chez la reine. Soit qu'elle ne crût pas m'y trouver, ou que ma présence, prévue ou non, eût quelque pouvoir sur elle, je lus du trouble dans ses yeux. Il est vrai qu'il étoit léger, & qu'il passa, on ne peut pas plus rapidement; mais enfin, il y étoit, & l'indifférence n'en donne jamais. Au reste, elle ne m'intéressoit pas assez pour que j'eusse quelque inquiétude sur ce qui pouvoit se passer dans son cœur. Son premier mouvement fut aussi de paroître me sçavoir mauvais gré de la froideur que j'avois mise dans notre conversation de la veille; mais il passa plus promptement encore que le premier; & elle craignit encore plus de se livrer à celui-là, que de me laisser appercevoir l'autre. Pour moi, comme elle ne m'inspireroit pas même ce que je lui inspirois, quelque léger que pût être son goût, ce fut de l'air du monde le plus détaché que je l'abordai. Je m'étois flatté que je ne lui plairois pas en affectant de la froideur; & ce fut avec plaisir que je m'aperçus que j'avois réussi. Elle voulut cependant me cacher l'embarras que lui caufoit ma conduite; & pour me le masquer, elle me

me parla de son livre. Je lui dis que j'en avois lu le matin; & comme elle feignit de ne le pas croire, je fus obligé d'appeler Buttington en témoignage. Celui-ci qui, en cessant de respecter Madame de Rindsey, que naturellement il n'aimoit pas, avoit pour elle un assez grand mépris, loin de songer à affirmer pour moi, la raila avec moins de décence & d'égards, que de force sur le choix de ses lectures. Et pour lui prouver mieux combien peu il étoit la dupe de cette affectation, il lui conseilla le plus amicalement & le plus uniment du monde, de se vanter un peu moins de lire de ces vilains livres-là, & de ne se pas tant cacher du *Rocheſter*. Car à quoi diable! ajouta-t-il, en nous quittant, servent toutes ces simagrées-là?

Madame de Rindsey, qui se flattoit de tromper assez bien le public, par la rigoureuse décence qu'elle affectoit, pour que personne n'osât lui parler sur ce ton-là, auroit traité sévèrement l'auteur d'un si sage conseil, si par la fuite il ne se fût pas dérobé à sa colère. Ce fut donc à moi qu'elle dit tout ce qu'elle pensoit du comte de Buttington; & je doute qu'il eût été content de son éloge, s'il se fût tenu à portée de l'entendre. Tout

Tome V. Part. III. P